

Quand triomphe la logique du « ça va faire pareil »

Marie-Claude Loiselle

Number 135, December 2007, January 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18970ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Loiselle, M.-C. (2007). Quand triomphe la logique du « ça va faire pareil ». *24 images*, (135), 3-3.

Quand triomphe la logique du « ça va faire pareil »

Me reviennent souvent en mémoire les termes employés par le cinéaste Jean Chabot, du temps où il tenait une chronique dans nos pages à la fin des années 1990, pour résumer le phénomène qui, subrepticement, était en train de s'installer dans l'esprit des artisans du cinéma au Québec, le « ça va faire pareil » qui permet de consentir à un nombre incalculable et dévastateur de concessions, sous prétexte qu'il vaut mieux « ça » que rien.

Depuis quelque temps, le « ça » désigne également tous ces films dont le support d'origine est le 35 mm que l'on présente en salle sur DVD. C'est ainsi que nous aurons vu par exemple *Pas sur la bouche* d'Alain Resnais en DVD au cinéma Beaubien, et ce, après que le film eut été projeté la semaine précédente en 35 mm, que *Saraband* de Bergman a aussi été présenté en vidéo lors d'un hommage à ce cinéaste au Cinéma du Parc cet été, bien qu'il existe ici une copie 35 mm, tout comme le Festival du nouveau cinéma présentait il y a quelques années *Vacances prolongées* de Johan van der Keuken en vidéo un mois après une projection 35 mm au Festival de Toronto, et que le Festival des films du monde montre régulièrement en DVD des films inscrits à son programme, étant même allé jusqu'à offrir aux spectateurs cette année une séance où, tout au long, on pouvait lire à l'écran les mots « preview copy ». Si dans le cas du FNC il s'agit d'une pratique assez exceptionnelle¹, dans celui du Cinéma du Parc, elle est assez courante pour qu'on hésite maintenant à le fréquenter, ne sachant plus ce qu'on va y voir. Et voilà le même cinéma annonçant la présentation en novembre d'une « nouvelle copie » de *L'heure des brasiers* de Fernando Solanas, alors que ce que le public pourra voir n'est rien d'autre qu'une copie DVD de la nouvelle copie en question ! Mais ce qui est plus affligeant encore, c'est que dans la presque totalité des cas, que ce soit au Cinéma du Parc ou ailleurs, on ne juge pas nécessaire d'informer le spectateur du support de présentation du film à l'affiche, supposant manifestement (ou espérant) qu'il ne remarquera pas la qualité nettement inférieure de la projection à laquelle il assiste. Mépriser ainsi les choix esthétiques du réalisateur, c'est du coup mépriser le public auquel les œuvres sont destinées.

Comment considérer que l'on a réellement vu le film tel que conçu par le réalisateur en regardant qu'une pâle copie sur grand écran ? Peut-on considérer que l'on a vu un tableau lorsque tout ce qu'on en connaît est sa reproduction sur une affiche ? Ce serait alors réduire une œuvre à son seul sujet, reléguant au rang de détails jugés insignifiants pour le spectateur, les choix dans le travail de la couleur, de la lumière, de l'espace, etc. La projection sur grand écran de copies DVD, moins stables, entraîne toutes sortes de dégradations de l'image : accentuation du « clipping » numérique, bavure des noirs et des blancs, pixellisation, aplatissement de la profondeur de champ et bien d'autres encore. Bien sûr qu'on ne manque pas de justifier le recours au DVD comme support de projection en s'appuyant sur les mutations que subit actuellement le cinéma, ainsi que sur la disparition annoncée de la pellicule, mais cet argument fait fi de la différence fondamentale qui existe entre projeter en vidéo un film conçu sur support numérique et un autre réalisé en 35 mm. La présentation en DVD de films tournés sur pellicule donne une impression déformée et dénaturée de l'œuvre originale

et fausse totalement le rapport entre le spectateur et cette œuvre, dans la mesure où ce lien s'établit d'abord par le regard qui, lui, est tributaire d'un ensemble de choix esthétiques. Sous prétexte que le public *ne va pas voir la différence*, on lui présente la version détériorée, amoindrie de l'œuvre. Or tabler ainsi sur l'ignorance, c'est non seulement négliger tout ce que le spectateur perdra de la qualité d'une œuvre, mais, ce qui est plus grave encore, c'est entretenir la méconnaissance sans y voir de problème. Si des programmeurs en viennent à considérer comme normal de leurrer ainsi leur public, il n'est pas difficile d'imaginer que d'ici quelques années nous serons condamnés à ne plus avoir accès aux œuvres originales que plus personne ne prendra la peine, par mesure d'économie, de faire venir. Là Cinémathèque se retrouvera alors à faire cavalier seul, jusqu'à ce que les institutions et tous ceux qui soutiennent financièrement les efforts titanesques qu'elle déploie pour nous faire découvrir le travail des cinéastes dans les conditions optimales de projection se désengagent, ayant perdu le sens de l'intégrité des œuvres.

Certes, la diffusion des œuvres subit aujourd'hui d'importantes mutations. Les coûts élevés d'obtention des copies, le nombre restreint de copies disponibles compliquent la diffusion des films en dehors des sorties commerciales courantes². Or, si on peut invoquer toutes ces raisons pour justifier quelques écarts dans le support de présentation des films, la projection en DVD ne devrait constituer qu'une solution de dernier recours pour certaines salles, dont on attend qu'elles avisent le public de ce qu'il va voir. On ne peut donc qu'être stupéfaits que quelqu'un comme Roland Smith, l'actuel programmeur du Cinéma du Parc – connu à titre de propriétaire et programmeur des premières salles de répertoire au Québec (le Verdi, l'Outremont, L'autre cinéma, le Laurier, le Cartier) –, s'abandonne à la sinistre logique du « ça va faire pareil », lui qui est devenu une figure mythique de la diffusion du cinéma d'art et d'essai grâce à tous les films qu'il a permis au public d'ici de découvrir. Devrait-on passer sous silence la fausse représentation dont Roland Smith (tout comme d'autres) use à l'heure actuelle, par respect pour celui qui a tant fait pour l'essor de la cinéphilie au Québec ? Ce serait trahir la considération que l'on accorde au travail des cinéastes, et que Smith lui-même a contribué à développer chez tant de gens en leur offrant sur grand écran les films des cinéastes les plus importants. On attend donc de lui qu'il soit le premier à se battre afin de protéger l'intégrité des œuvres qu'il diffuse, œuvres qui ont encore tant de choses à nous dire *telles* qu'elles ont été rêvées, conçues, signolées par leurs auteurs, et qu'on ne doit pas traiter avec légèreté. Il importe de préserver leur mémoire et leur beauté avant que l'on ne se souvienne même plus de tout ce qu'on a perdu.

Marie-Claude Loiselle

1. Le festival privilégie (tout comme les cinéastes d'ailleurs) la projection en 35 mm de films entièrement tournés en numérique.

2. On connaît, par exemple, les difficultés énormes qu'éprouvent les programmeurs de la Cinémathèque québécoise lorsqu'il s'agit d'organiser des rétrospectives. Lire l'entretien avec Pierre Jutras dans *24 images*, n° 130.